

## Trois poètes de Dundee

Kate Armstrong, John Glenday et Gordon Meade

Il n'y a pas si longtemps Dundee était une ville industrielle. Si, comme ailleurs, le textile a périclité, la ville est pourtant plus vivante que jamais. Certes, ce n'est pas une capitale culturelle au même titre qu'Edimbourg, c'est pour le moment un désastre en termes d'urbanisme, mais c'est une ville universitaire et un creuset intellectuel. Dans les années 1990, comme nous le rappelle Glenday, s'y rencontraient des dizaines de poètes de grande stature : Don Paterson, John Burnside, Bill Herbert, Kathleen Jamie, Robert Crawford, Tracey Herd, Douglas Dunn,... Je propose ici de découvrir quelques textes de trois poètes moins connus, qui tous les trois entretiennent un rapport étroit avec Dundee, ainsi qu'ils nous l'expliquent en quelques mots.

Kate Armstrong y est arrivée il y a une quarantaine d'années par la hasard d'une affection professionnelle de son mari. C'est là que leurs enfants sont nés, là qu'elle a exercé son métier d'institutrice et qu'elle donne des cours du soir d'écriture de création. Les enfants sont partis ; elle et son mari sont retraités, mais pourquoi partir ? La ville est au cœur de paysages fabuleux, permet d'accéder facilement presque n'importe où ailleurs en Ecosse, et c'est là que vivent la plupart de leurs amis. Les 'Dundoniens' repèrent encore son accent mais c'est bien là qu'elle se sent chez elle.

John Glenday, auteur de trois recueils *The Apple Ghost* (Peterloo Poets 1989), *Undark* (Peterloo Poets 1995) and *Grain* (Picador 2009), a grandi à Monifieth, à une dizaine de kilomètres à l'est de Dundee. Il écrit : « Dundee est une ville qui ne fait rien pour être attrayante et qui pourtant est proche de mon coeur. Aux 16<sup>e</sup> et 17<sup>e</sup> siècles, elle a été victime de terribles pillages et ne s'en est jamais vraiment remise, d'autant moins qu'au 20<sup>e</sup> s'y sont ajoutées les plaies de la désindustrialisation. Hugh MacDiarmid a même écrit que si Dante avait visité Dundee, il aurait ajouté un cercle à son Enfer. Mais voilà, les Dundoniens, ce sont les gens les plus chouettes que je connaisse. »

La ville de Dundee et son université ont une grande importance pour Gordon Meade, à la fois sur le plan personnel et professionnel. C'est là qu'il a étudié la littérature anglaise de 1975 à 1980 ; c'est là aussi qu'il a rencontré celle qui allait devenir sa femme. En 1991, il y est retourné, invité à animer des ateliers d'écriture de création, et c'est ce qu'il y fait à nouveau depuis deux ans en tant que 'Royal Literary Fund Writing Fellow' à l'université. C'est une ville qu'il trouve inspirante, curieusement, favorable à son écriture.

Les trois poèmes de Kate Armstrong présentés ici parlent de lieux, certes, mais surtout de gens, de lutte. L'observation du jeune lièvre dans le champ est aussi réflexion sur la vie. Glen Quaich, du nom d'une magnifique vallée à l'ouest de Birnam, nous parle des expulsions (*clearances*) qui ont dépeuplé l'Ecosse quand les propriétaires se sont avisé qu'il serait plus profitable de faire paître des moutons. Les hommes, oisifs parce qu'au chômage, qui traînent dans la galerie commerçante, sont d'abord hypnotisés puis galvanisés par la musique de jazz offerte par des musiciens de rue.

## Lièvre dans un champ, Arbirlot

Il gambade dans l'herbe  
comme une barque sur une mer paisible,  
herbe de fermier, courte, semée, choisie, nourrie  
et pas de longtemps là quand  
s'en vient un lièvre, bondissant.

Lui a l'air vieux, et l'herbe neuve,  
jeune, mais il ira de bond en saut en cabriole  
et un jour peut-être il se cachera dans l'herbe haute.  
Aiguille cousant un chemin sur le vert,  
il bondit comme bat un cœur. Et si  
d'un même pas, je courais avec lui, je ne sais  
si j'entendrais le vent de sa course  
ou la longue foulée de ses pattes.

Pas un bruit. De hauts arbres veillent  
à la lisière du champ. Des nuages immobiles  
et le soleil derrière. Les oiseaux  
ont chanté et sont partis. Quoi qu'il arrive  
il y aura toujours de l'herbe.

Glen Quaich, 1830

L'homme du comte est venu au hameau,  
il avait en main un papier  
il a dit qu'il fallait quitter Glen Quaich -  
pas à nous, terre du comte en entier.

La plupart pouvaient lire son papier -  
l'homme, tous ils le lisaiient.  
Un gamin gominé avec un beau bonnet,  
la terre jamais il l'avait travallée.

Si nous ne partons pas comme demandé  
nous serons mis en cabane ;  
ce papier c'est la parole du comte,  
ce sol, le sol de Breadalbane.

Nous qui faisons pousser seigle et haricots,  
engraissons un cochon, une vache ou deux,  
qui allons, notre jour de repos,  
à l'église à Amulree,

on nous dit que Dieu prend soin de nous  
sur cette terre où il nous mit -  
et, ma foi, c'est écrit sur les pages  
du bon Livre, Ses mots à Lui -

du papier nous en avons vu assez  
et ça ne nous a guère servi.  
Je n'ai vu le laird qu'une fois ;  
C'est le diable que j'entendis.

Où est-il dit que le laird peut sans entrave  
abattre et brûler les solives d'autrui ?  
Ces étoiles, nos gosses les savent ;  
mon père et ma mère sont enterrés ici.

Ils nous faudrait trouver une autre terre,  
d'autres sillons nous faudrait labourer ;  
le coeur de Breadalbane est en papier  
et ça brûle bien, le papier.

Ainsi il nous faut quitter Glen Quaich,  
car la terre est au comte en entier.  
L'homme du comte est venu au hameau,  
il avait en main un papier

(La carte du Perthshire & Clackmannan dressée par Stobie en 1783 montre plusieurs villages et bourgades le long de Glen Quech {sic} ; d'est en ouest sur la rive nord de Loch Freuchie : Kinloch, Croft of Kinloch, Balintagart, Turrerich est, Turrerich ouest et bien d'autres.)

## jazz

des hommes dans la galerie tant d'hommes amassés  
en essaim apaisé enfumés de musique  
mains dans les poches pour amarrer le cœur quand  
deux jazzmen qui le battent et qui le crient  
et qui le scandent et qui le suent  
leur lancent, amenez-vous les mecs  
laissez tomber vos charges, vivez donc un peu  
libres de tout horaire vibrez la liberté

swinguez, swinguez avec nous vers Memphis  
brisez vos chaînes – si vous pouvez  
épaule contre épaule plus jamais vous n'allez vieillir  
faire le piquet de grève rembourser les emprunts  
vous faire engueuler rattraper la paperasse en retard  
encore une fois le jazz c'est pour les hommes

ils sont là, silencieux,  
à entendre la grille de l'atelier se fermer une dernière fois  
le tiroir du bureau que l'on repousse, vide,  
le chant de la sirène : vous êtes toujours une tribu, il n'y a  
qu'à prendre la musique et à en faire un air nouveau

Dans son dernier recueil en date *Grain* d'où sont tirés les trois poèmes suivants, John Glenday nous fait sentir, non sans humour, combien le monde est tragique.

## Grain

Comment il s'appelait déjà — ce gamin, ce pêcheur  
entraîné au fond par ses filets tout k'mélés —  
celui que les poissons ont hameçonné et débité.  
Je me demande si ça l'a amusé, l'ironie de la chose,  
quand il a renoncé à se débattre contre le noir et s'est noyé :  
non pas (comme le craignait sa mère), perdu en mer, mais trouvé.

Dites-moi que vous n'avez jamais vu de bourreau pendu,  
ou ri du ténor qui se meurt, étêté par son Chant ;  
trébuché sur le corps d'un boulanger, levé comme pâte ;  
ou pleuré avec le passeur en pleurs tandis que Charon encaissait  
sa pièce. Mes amis, nous sommes tous refaits par ce qu'on fait.  
Si j'étais paysan, j'aurais peur du grain qui pousse.

## Coupe d'amour

Tu étais la coupe en pierre  
débordant de cendres et d'ombres  
arrachées aux scories

d'une fosse d'hiver.

Le soleil mort rayait  
mon visage d'un sourire de sang,  
me parlait à travers  
l'ombre de ma voix :

Homme, disait-il, c'est peut-être presque rien  
et tiré à un fut d'amertume,  
mais c'est tout ce que tu auras.  
N'en perds pas une goutte.

Chant insulaire

Je ne vois pas le visage de ma mère ;  
ne connais plus le nom de mon père.  
C'est d'oublier le monde  
qui me garde de la folie.

Rire d'un étranger, mort d'un voisin ;  
désespoir de ma femme, chagrin de ma fille.  
C'est d'oublier le monde  
qui me donne souffle.

La mer affamée, vieille, qui nous cerne  
assaille en moi le coin éraillé d'un champ.  
C'est d'oublier le monde  
qui nous libère.

Ce qui frappe dans l'écriture de Gordon Meade, c'est la diversité des thèmes et des registres. Les trois poèmes repris ici, tirés d'un volume publié au printemps 2011, *The Familiar*, en sont l'illustration.

The Boredom of Crows

I like the idea that crows are bored;  
that they have reached the top of their own  
evolutionary chain and then dropped out.

Apparently, they like to "ant" themselves,  
smearing their feathers with the squashed bodies  
of dead and dying ants. They do it to feel

the soothing formic acid on their skin.  
The bird world's underachievers, they have gone  
the way of so many that never realise

their full potential. They play too much,  
hang out with others down the beach, annoy

lesser creatures and end up taking drugs.

### *Les corneilles s'ennuient*

*J'aime penser que les corneilles s'ennuient ;  
qu'elles ont atteint le sommet de leur  
chaîne évolutive et puis abandonné.*

*Apparemment, elles aiment s'enfourmiller,  
elles s'enduisent les ailes des corps écrasés  
de fourmis mortes ou mourantes. Pour sentir*

*la caresse de l'acide formique sur leur peau.  
Les oiseaux les moins performants du monde,  
comme tant d'autres jamais elles n'ont réalisé*

*tout leur potentiel. Elles passent trop de temps à jouer,  
vont traîner avec d'autres sur la plage, s'en prennent  
à des plus faibles et finissent accros à la blanche.*

### Héron du matin

Presque tous les matins,  
par belle ou par laide, le héron  
s'installe sur le quai  
du port.

Une fois que les bassins se sont  
remplis ou vidés  
jusqu'au niveau requis  
il commence.

Quand il a fini, c'est-à-dire  
quand il est rassasié,  
le héron se perche sur le brise-  
lames à regarder la mer.

Et c'est alors qu'il  
m'intéresse le plus.  
Remercie-t-il l'estuaire  
pour sa générosité

ou, tel un magicien  
drapé dans ses plumes grises,  
fait-il déjà apparaître  
ses proies de demain ?

## Ponte della Paglia

Pas le genre de matériau dont un cochon  
qui se respecte bâtit une maison,  
à moins qu'il ne veuille la voir s'envoler.

Ce nom il l'a reçu parce que c'était là  
que s'amarraient les bateaux amenant la paille  
à la ville. Les corps des noyés étaient aussi

étendus sur sa longueur pour qu'amis  
et parents, ceux qu'ils aimaient, ou pas trop,  
puissent venir les reconnaître et les emporter.

La nuit dernière, j'ai rêvé que je devais m'y frayer  
un chemin en prenant soin de ne marcher  
sur aucune de ces dépouilles mortelles.

J'écrasais une main par distraction.  
Une fillette se redressait, mais quand elle ouvrait  
la bouche pour protester, au lieu de mots

c'est un torrent d'eau salée qui se déversait.  
Vidée, elle se recouchait sur son lit  
de paille, et je m'éveillais dans le mien.